

de cette entreprise gigantesque et nouvelle, Quelqu'un me dit, non sans une profonde pitié, ironique et profonde pitié pour la pauvre petite œuvre à laquelle nous avons déjà sacrifié le dévouement de M. Leygues et les impressions de voyage de Bernheim :

— Voilà ce que j'appelle, moi, un théâtre populaire.

Il se leva, et, laissant sa serviette bourrée de papiers sur ma table, il me quitta.

Est-ce un apôtre ?... Est-ce un farceur ?

O Georges Leygues, toi dont le ministère étrange est d'instruire le peuple, et toi, Bernheim, dont le tien, plus étrange encore, est d'instruire M. Leygues, qu'en pensez-vous ?...

OCTAVE MIRBEAU

ESSAYEZ.

Vous toussiez... Essayez le BAUME RHUMAL et vous verrez.

22

Les Pilules de Longue Vie

La santé, la vigueur, la force ne sont-ils pas les plus grands biens que l'on puisse désirer ? A quoi servirait de vivre, s'il fallait traîner une misérable existence débile et chancelante ?

Et pourtant, combien voyons-nous de ces infortunés courbés vers le sol, à peine capables de supporter le poids de leur propre corps et n'attendant que le heurt final d'une pierre sur leur route pour trébucher dans la tombe qui leur est ouverte !

Combien aussi de jeunes filles qui auraient dû faire l'ornement de nos salons, la joie de nos fêtes, et qui passent dans les groupes tourbillonnants et joyeux, comme de mièvres apparitions, comme des ombres éphémères que le moindre choc peut briser, que le moindre souffle peut abattre !

Combien de ces roses, qui vivent ce que vivent les roses, l'espace d'un matin !

Telle n'est pourtant pas la règle de la nature, ce ne sont pas là les décrets de la Providence qui a créé une œuvre forte, durable et vivace.

Mais nous ne pouvons pas demander à la nature plus qu'elle ne nous donne, à la Providence plus qu'elle ne nous accorde.

Les biens corporels dont nous avons été comblés, nous devons en prendre un soin spécial, incessant, sans lequel ils s'évanouiront sans retour.

Que ne dit-on pas de l'héritier, du jeune viveur que son père avait établi, auquel il avait laissé ou donné une fortune propre à lui permettre de traverser la vie le front haut, de jouir de toutes les joies de cette terre, et qui gaspille follement ce patrimoine, qui en néglige la préservation, qui laisse couler les écus à flots d'or par sa poche négligemment percée.

Il n'y a pas dans le vocabulaire de qualificatifs assez humiliants pour dénoncer cette conduite.

On n'a pas de remarques assez amères pour dénoncer pareille folie.

Et pourtant n'est-elle pas mille fois plus innocente que celle du père ou de la mère qui regardent périr leur plus beau joyau, qui laissent se flétrir la plus belle fleur de l'arbre familial, sans enrayer le mal, sans arrêter cette chute anémique ?

N'est-elle pas immensément plus excusable, moins criminelle que celle de l'homme mûr qui consent par négligence ou par ignorance au suicide progressif de la débilité générale ?

Folie, ou crime, il n'y a qu'à choisir entre les deux termes pour ceux qui s'obstinent à ne pas faire appel au secours de la science pour combattre le mal.

La science moderne a reculé les limites de l'existence.

Rien de ce qui touche à la machine humaine ne lui est étranger ; elle guérit, elle reconstruit.

Petit à petit, un à un, elle nous crée de nouveaux organes : elle provoque la circulation ; elle purifie les fibres ; elle cuirasse la matière animale.

M. le chimiste Bonard, pour citer un des derniers héros des découvertes scientifiques, après de longues études dans les laboratoires médicaux de Paris et du monde entier, après des recherches incessantes dans les instituts savants les plus fameux, vient de produire une composition dont l'effet est vraiment merveilleux. Cette composition qui se prend sous forme de pilule